



CHRONIQUES

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I — PROSE

JEAN D'ESME. *L'Ame de la Brousse*, roman, Ferenczi, éditeur.

NON, décidément, tout le tapage savamment organisé autour du grand romancier indochinois Jean d'Esme, n'aura servi de rien. Les *Dieux Rouges* ont pu obtenir un assez gros tirage parce que le grand public aime les romans d'aventures et n'est pas très exigeant sur leur qualité, comme le prouvent les succès de *Rocambole* et de *Fantômas*, et aussi parce que l'ouvrage a été lancé à grands frais. Mais on ne peut, même à coup d'onéreuses réclames, imposer au lecteur un auteur aussi complètement dépourvu de talent que Jean d'Esme. Chacune de ses productions fait presque regretter la précédente, si médiocre qu'elle ait paru. *Thi Ba* ne valait pas grand chose. Les *Dieux Rouges* ne valaient rien. *L'Ame de la Brousse* est au-dessous du pire. Si Jean d'Esme n'a pas encore choisi une devise, je lui propose celle-ci : *Quo non descendam ? jusqu'où ne dégringolerai-je pas ?*

L'Ame de la Brousse, titre formidable, et qui ne recouvre que le néant !

En quoi, je le demande à celui qui a eu le courage de lire les deux cent soixante-douze pages dont se compose le roman, en quoi la Brousse agit-elle sur les gestes, les actes et les sentiments des deux fantoches que Jean d'Esme met en scène ? Et qu'y aurait-il de changé au dénouement, s'il avait donné comme décor à leurs contorsions et à leurs convulsions, la lande gasconne ou la montagne auvergnate ? Qu'on en juge par cette courte analyse :

Pierre Kérazel, administrateur des Services civils de l'Indochine, fait, à Nice, au cours d'un de ses congés, la connaissance d'une jeune fille énigmatique, Colette Suzyer, et il l'épouse. Enigmatique, Colette Suzyer ne l'est vraiment que

pour Pierre Kérazel qui, comme tous les héros de Jean d'Esme — est-ce bien leur faute? — n'est pas très intelligent. Colette est tout simplement une petite grue, mais on sait que, depuis Antinéa, les femmes énigmatiques sont redevenues à la mode. A Saigon, où les jeunes mariés s'installent, Colette se montre coquette et dépensière: elle exige des toilettes nombreuses et même une victoria! (Ce qui nous ramène quelque vingt ans en arrière). Elle fait des dettes et, pour les payer, Pierre Kérazel obtient d'être nommé dans la brousse cambodgienne. Là, Colette retrouve un de ses flirts de Saigon, le capitaine Jacques Darty; elle décide de partir avec lui. Quand tout est prêt pour la fuite, elle vient trouver son mari et lui déclare qu'elle le hait et qu'elle va le quitter pour toujours. Avais-je tort de dire tout à l'heure que les personnages de Jean d'Esme ne péchaient pas par excès d'intelligence? Alors, Pierre Kérazel saisit un coupe-coupe et tue sa femme et c'est bien fait pour elle. Ensuite, il court dans la forêt, livrer son maigre corps aux implacables Seigneurs de la Jungle, et c'est bien fait pour lui.

Remarquez que le milieu colonial n'a aucune influence — au contraire de ce qui se passe pour la *simple histoire des Gaudraix* — sur la psychologie des personnages. Colette n'est pas plus coquette et dépensière à Saigon, qu'elle ne l'était à Nice ou à Paris. Saigon, la brousse cambodgienne servent uniquement de cadre au roman. Et ce cadre, point n'était besoin de venir en Indochine, pour nous le peindre avec des couleurs aussi pâles. Lisez, par exemple, ce passage, dans lequel Jean d'Esme s'efforce de justifier le titre qu'il a eu la présomption de choisir.

La nuit tout entière n'était qu'une immense douceur, qu'une mystérieuse palpitation, qu'un grand hymne d'amour et de passion, et avec l'obscurité dont le règne pesait sur la terre, une vie mystérieuse et cachée semblait s'être éveillée et avoir surgi de ses repaires insoupçonnés pour reprendre possession du monde !... La jungle s'étirait.

Pierre, se levant subitement, engloba d'un grand geste circulaire la plaine, la lande, la colline, la forêt, les montagnes, tout le vaste univers qui était à présent le royaume de l'ombre et d'où montaient, en une rumeur confuse, toutes sortes de murmures, d'appels, de râles et de gémissements, mêlés à des parfums et à des tiédeurs étranges.

Puis, d'une voix sourde, qui tremblait un peu, il dit :

— L'Ame de la Brousse!

Et le cœur gonflé d'une âpre joie, il regarda la lune, dont le disque cuivré attaquait les pentes bleues du ciel.

Comparez cette prétendue description de la Brousse, avec certaines pages du *kilomètre 83* ou de *Frick en exil*... mais non, ne comparez pas, aux fabrications d'un commerçant en lettres, les œuvres de deux purs écrivains...

Qu'à Paris, on attribue quelque valeur exotique aux romans de Jean d'Esme, cela nous afflige sans doute, mais ne nous surprend pas outre mesure. Le Français a la réputation de n'être pas très fort en géographie. Mais ce qui nous étonne, ce qui nous scandalise, c'est que des critiques célèbres osent faire une place, dans leur chronique, à des ouvrages aussi mal conçus et que le *Figaro*, le plus parisien des journaux, ouvre ses colonnes à une prose aussi déplorable. Nous l'avons dit, à propos des *Dieux Rouges*, et nous le répétons ici: Jean d'Esme n'est ni un romancier colonial, ni un simple romancier. La brève analyse que nous avons donnée de *L'Ame de la Brousse*, montre que le dénouement est amené par une énorme invraisemblance psychologique. Quelques citations vont prouver que Jean d'Esme n'est pas un écrivain mais un cacographe.

Quand il parle d'*effluves féminines*, il nous montre qu'il ignore le genre des mots qu'il emploie ; quand il écrit des phrases comme celles-ci : *l'étoile de la troupe encadrée par le ténor D'UN CÔTÉ et le comique DE L'AUTRE, ... une mosaïque TOUR A TOUR brune et verdâtre... un grand froufrou d'ailes A LA FOIS mou et ouaté, un silence s'appesantit, LOURD*, il montre qu'il ignore les sens des mots : *encadré, tour à tour, à la fois* et *s'appesantir*. Si le ténor et le comique avaient été du même côté de l'étoile, elle n'aurait pas été *encadrée* par eux ; par conséquent, le moins qu'on puisse dire de cette phrase, c'est qu'elle contient un pléonasme ; une mosaïque ne peut être *tour à tour* brune et verdâtre, que quand les parties qui la composent changent de couleur, ce qui n'est pas le cas ici. L'auteur veut dire que certaines parties sont brunes, d'autres verdâtres, que ne le dit-il ? On n'emploie l'expression *à la fois*, que quand il y a opposition entre les termes qu'on accouple, or, il n'y a aucune opposition entre *mou et ouaté* ; au contraire, ces deux termes se complètent l'un l'autre. Enfin écrire : *le silence s'appesantit, lourd*, est à peu près aussi intelligent que de dire — comme les clowns de cirque — *il fait une chaleur chaude*. Mais le pléonasme et la redondance sont les procédés de développement de Jean d'Esme ; quand on a peu d'idées et qu'on veut cependant confectionner un roman de deux cent soixante-douze pages, que faut-il faire ? Il suffit d'ouvrir un dictionnaire des synonymes et d'écrire à la suite les mots qui représentent une même idée. Exemples : *leurs regards se croisèrent, s'enchevêtrèrent...* ; *il eut la sensation d'un effondrement, d'un écroulement...* ; *Pierre se dressa, se mit debout.. on eût dit qu'elle y raccrochait un peu de son cœur, un peu de son âme.. elle avait abandonné tout souci de dignité, toute préoccupation de distinction...* ; *il eut l'impression que son âme, enfin libérée, avait retrouvé d'un coup sa force primitive, toute sa volonté, toute sa simple et brutale énergie...*

Quand Jean d'Esme veut employer le style artiste, il nous fait songer à un potache qui aurait lu les Goncourt et il commet des phrases de ce genre :

L'éclairage blafard faisait gicler des luisances aux verrières décorant les tables.

Du potache, Jean d'Esme partage aussi le goût pour les néologismes comme *désaxé, vousser, volter* (*elle volta vers lui !*) ou des mots qu'il croit à effet (*enchevêtrée, étirer, éclabousser, envoûtement, hurler*, qu'il emploie constamment et, quelquefois même, à contre-sens.

Quand, en ces termes — qui rappellent les meilleurs romans de Georges Ohnet — il nous trace le portrait moral de son héroïne :

Tantôt froide et hautaine, tantôt puérile et confiante.. son âme mystérieuse, ... son âme indéchiffrable.. nonchalante et hautaine, elle gardait avec tous la même réserve, la même froideur un peu distante.. ce cœur impérieux et calme dont l'impassibilité légèrement railleuse et amusée...

il nous donne envie de pleurer ; et il nous fait rire quand il met dans la bouche de ses personnages des paroles modestes dans le genre de celles-ci :

... Je viens d'apprendre ce que c'est que la peur...

... là bas, je chasserai, je monterai à cheval, et surtout je risquerai un peu ma peau, la vie ne manque jamais d'attraits pour ceux qui savent l'employer, les gens intelligents y trouvent toujours de l'intérêt, elle n'est vide que pour les imbéciles...

On nous apprend qu'abandonnant l'Indochine, dont il pense, sans doute, avoir tiré toute la substance littéraire, Jean d'Esme va consacrer son prochain roman à Madagascar. Certes, c'est un grand bonheur pour l'Indochine, mais plaignons, plaignons Madagascar !

René DIE.